

Quand ma tribu fait de la politique !

Il y a deux sortes d'hommes politiques : Ceux qui usent de la langue pour dissimuler leurs pensées, et ceux qui en usent pour dissimuler leur absence de pensée. (Jan Greshoff - Belladone)

Les vacances d'été sont maintenant terminées. J'entame ma deuxième année primaire et par la même occasion l'enseignement du Français. C'est l'adjoint du directeur qui nous donne ce cours. Un homme très sympathique et plein de patience. J'avalais ses mots en classe et les répétais à ma belle-mère quand je rentre à la maison.

Et ma belle-mère de prédire que bientôt je pourrais me permettre de l'insulter en français sans qu'elle puisse réagir. Et moi de penser que les prédictions de ma mère sont en train de se réaliser et que je vais devenir le Caïd des Béni Moussa !

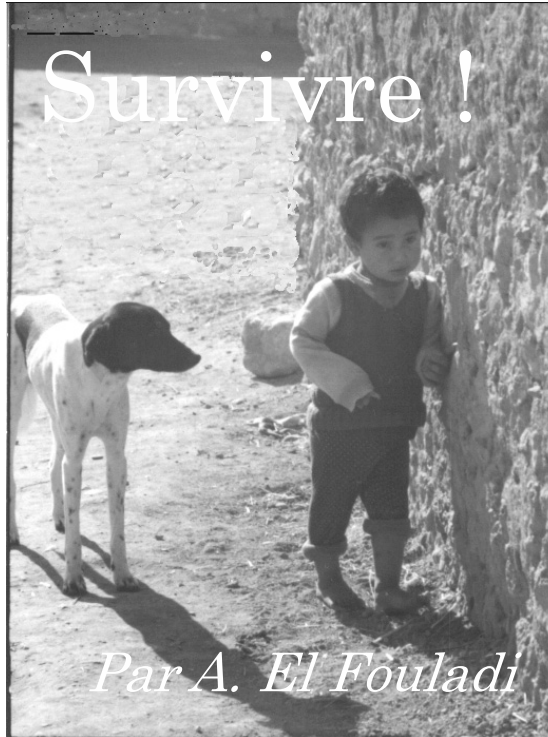
Mais elle n'est plus là pour savourer mes exploits ! Et c'est ma belle-mère qui le fait à sa place... En digne mère de remplacement ! Contente que j'apprenne si vite !

Mais nous ne gardons ce sympathique maître de français que deux ou trois semaines. On vient de nous transférer dans une autre salle de classe qu'on vient tout juste d'ouvrir entre la mosquée et l'écran du cinéma improvisé de la place publique du village. La raison en est l'ouverture de deux classes pour les filles dans l'école principale !

Malgré la proximité de cette salle de classe de la maison, l'école ne tarde pas à devenir un calvaire grâce aux talents de tortionnaire de notre nouveau maître bilingue (car il était d'origine maghrébine) qui réserve son arabe surtout aux gros mots et aux insultes afin que nous puissions en savourer tous les sens !

Hormis ses manières préhistoriques et le fait de sacrer quasiment au bout de chaque phrase quand il est en colère (ce qui arrive souvent), il a aussi un côté antique puisé chez des soldats grecs. En effet, avant de s'attaquer à l'un de ses ennemis (je doute qu'il en ait d'autres, autre que nous), il commence par insulter ses parents, ses ancêtres et surtout son Dieu et sa religion.

Nous étions terrorisés, scandalisés et sidérés par le fait qu'une créature pareille puisse insulter son créateur sans en subir instantanément les conséquences! Mais il



a continué son œuvre pédagogique sans que rien ne lui arrive. Et les élèves ont continué à apprendre beaucoup : Surtout de cette science qui consiste à recevoir des coups de tout genre sans trop souffrir ni trop se fatiguer !

En ce qui me concerne, je n'avais pas trop d'effort à fournir, entraînement à la maison avec mon père oblige ! Ce qui fait que mes mains arrivent presque toujours à temps pour s'interposer entre celle du maître et ma joue et que mon cou se rebiffe aussi promptement que celui d'une tortue dans sa carapace pour amortir les claques derrière la tête. Mais je gueulais aussi fort que le commun des mes disciples pour permettre au maître de sauver la face !

Ne s'avouant pas vaincu, ce dernier s'est pris, une fois, à ma tête avec sa grosse règle de bois normalement destinée à nous apprendre la géométrie sur le tableau et non pas à faire des dessins, aussi géométriques soient-ils, sur notre peau! Mais allez expliquer ça à cette tête de mule maghrébine frustré par je ne sais quel mal que lui ont fait mes ancêtres, et

dont, si c'est bien le cas, je ne suis nullement responsable !

Ah que je fus fier ce jour-là de ma caboche ! Elle fut assez forte pour tenir tête à la règle du maître qui se cassa nette. C'est un signe du destin : Dieu veut que je me serve de ma tête ! Message bien reçu ! Pour le moment le contenant semble résister. Dur! Comme ne cesse de me le répéter mon père : « Ya lahmar, tu as la tête dure ! »

Ya lahmar ? Suis-je un âne ? Bah ! Pour ce qui est du contenu de ma tête, on verra bien dans l'avenir s'il y a dedans autre chose que des courants d'air... Je vais attendre d'autres signes du destin ! Pour le moment, il faut survivre aux attaques de ce plus fou des maîtres !

Furieux d'avoir perdu sa baguette tragique, celui-ci achève son œuvre magistrale en me «poignardant» le chef avec le morceau de bois qui lui est resté dans la main. Résultat: quelques plaies ici et là, mais rien de sérieux pour en faire un drame. D'ailleurs que

pourrait-il faire ? Me plaindre à mon père, lui qui croit «dur comme fer» que le bâton est descendu du paradis avec Adam ! (Peut-être pour corriger Ève de lui avoir joué le mauvais tour de la pomme).

La correction fait partie de l'éducation ? Quelle exagération !

Et c'est ainsi que durant cette période, les réveils deviennent un supplice et la fin des classes une délivrance !

Mon temps de liberté est partagé entre la boutique de mon ami Brahim (qui s'est mis en devoir de m'enseigner l'art de rembourrer les oreillers et les matelas ; Toute une technique !) et le jardin miniature de la maison.

Mon père finit par me donner l'autorisation de le cultiver et j'y ai planté des fèves et de la menthe. Je passais de longs moments accroupis au milieu de cette verdure miraculeuse, en surveillais la progression et la protégeais contre les parasites.

À suivre: Page 2

Survivre Épisode 8

Quand ma tribu fait de la politique !

Suite de la page 1

Ce nouveau don de jardinier ne va pas sans faire une malheureuse: Ma grande sœur qui est chargée de laver mes vêtements de plus en plus souillés de boue. Le tension est devenue insupportable entre nous deux et elle n'arrête pas de se plaindre à mon père qui prenait son parti à tous les coups en me donnant de temps en temps quelques coups!

Quel fut donc mon soulagement d'apprendre qu'elle va enfin nous quitter ! En effet, en entrant un jour comme d'habitude (c'est à dire en balançant mon cartable vers la chambre une fois le seuil de la maison dépassé) je fus surpris de trouver la maison envahie par une foule de mégères.

Ma petite sœur, m'apprit que notre grande sœur va se marier. Et ne pouvant entrer dans la chambre, timidité oblige, je me suis glissé vers la fenêtre et me suis mis à épier la jeune mariée.

Elle était là, parmi les vieilles dames, méconnaissable, tellement on lui avait barbouillé le visage! Une des femmes était en train de lui induire maintenant les pieds de henné. Quant à ses mains, je suppose qu'elles étaient déjà induites de ce produit puisqu'on les a entourées de chiffons: Ce qui lui donne l'allure d'un boxeur... Vaincu d'avance. J'ai attendu qu'elle tourne la tête pour lui adresser des grimaces, mais elle semble ne pas s'intéresser à mes singeries.

C'est donc si grave que ça, le mariage ?

Je suis allé alors dans mon petit jardin, j'y ai ramassé des graviers et je suis revenu à mon poste d'observation pour les lui lancer discrètement. J'ai dû rater ma cible, car voilà que plusieurs femmes braquent sur moi des regards à faire transformer en barbecue un pigeon en plein vol. Je crois que c'était ma belle-mère qui est venue m'assigner une claque sur la nuque et me chasser dehors.

Le soir, un fourgon Renault, semblable au panier à salade des films noir et blanc, est venu prendre la jeune mariée avec son humble bagage dans la plus grande discrétion et la conduire vers son destin.

Les femmes qui étaient là ce matin sont parties avec elle. Je suppose qu'elles font partie de la famille du marié qui n'est pas si jeune que ça, qui est déjà père mais qui était divorcé.

Il n'y avait pas eu de fête ni de cérémonie autre que celle qui s'était déroulée tout à l'heure. Dorénavant, je vais me coucher tout seul dans la cuisine.

Les vacances d'hiver sont finalement arrivées, accompagnées de la période des cadeaux de l'OCP: des cadeaux pour les ouvriers qui reçoivent leur «treizième mois» et des cadeaux pour les enfants qui se voient offrir des jouets. Si mes souvenirs sont bons, il faudrait avoir moins de 12 ou de 14 ans pour être éligible. De toutes les façons je l'étais avec mes 9 ou 10 ans. Ma petite sœur aussi l'était avec ses 6 ans passés.

Youpi ! Le premier jouet de ma vie, autre que ceux que je fabrique moi-même !

Le jour de la distribution des cadeaux est arrivé juste au moment où le quart de mon père commence tôt le matin et se termine dans l'après midi ! Mais mon père me laisse les coupons pour aller chercher les jouets comme un grand !

J'y suis allé, escorté par ma sœur et priant le tout puissant (je n'avais pas encore entendu parler du Père Noël) de m'envoyer un pistolet, comme ceux que j'avais vus dans l'un des films du programme cinématographique estival.

Mais c'est un avion bimoteur qui m'a été attribué. Quant à ma sœur, elle reçoit une poupée qui pleure quand on la secoue. Elle était aux anges ! Comme ça nous allons avoir deux pleureuses à la maison au lieu d'une! La seconde, elle n'a même pas besoin d'être (trop) secoué pour éclater en sanglots, tellement elle était susceptible !.

C'est pour cela d'ailleurs que j'évite de jouer avec elle. Mais pour le moment c'est moi qui est au bord des larmes !

Brahim qui était là, en badaud (le pauvre ! Il n'a pas droit aux jouets, n'étant pas fils d'ouvrier), ne comprend pas ma tristesse.

Je lui explique ce que je voulais. Il m'approuve et s'en va sur-le-champ chercher quelqu'un pour faire l'échange. Il revient avec un homme, aussi vieux que mon père, qui tient un de mes condisciples par la main.

L'homme me demande d'aller dans un coin plus tranquille pour faire le troque. Quand nous étions hors des regards indiscrets il sort un pistolet d'en dessous de sa djellaba, me le tend, prend le carton

qui contient l'avion et s'éloigne prestement avec son fils

Quand mon père revient de son travail vers 14 heures, ma sœur s'empresse de lui montrer sa poupée. Il la trouve jolie. Il me demande alors de lui montrer mon jouet. Je dégaine mon pistolet et crie joyalement «*Haut les mains !*»

Je m'attendais à faire disparaître les profonds sillons qui lui labourent le front d'éternelles inquiétude et tristesse pour partager ma joie, mais il se contente de prendre le jouet, d'en faire tourner le barillet en connaisseur, de viser le coin de la chambre et de presser sur la détente.

«Pas mal, finit-il par dire tout en continuant d'examiner le jouet sous toutes les coutures ! Soit il aime les armes autant que moi, soit il n'a pas eu l'occasion de jouer assez de son enfance !

Pas du tout contente de voir sa poupée passer au second plan, ma petite sœur commence à se tortiller sur ses petites fesses d'impatience. Et, ne pouvant endurer plus longtemps l'intérêt de mon père pour le pistolet, elle lâche le morceau !

Mon père me demande comment était l'avion. Je lui réponds que «ce n'était qu'un petit avion de rien du tout». Mais voilà que ma petite sœur se mette à le décrire comme si c'était une réplique de l'avion ayant ramené le Roi Mohammed V de son exil. Il n'en fallait pas plus pour que mon père me lance un ultimatum: Ou bien l'avion atterrit devant lui avant le coucher du soleil, ou bien c'est moi qui vais atterrir sur la lune sous la pulsion des plus formidables coups de pieds que je n'ai jamais reçus !

Je prends mon pistolet et sors affronter mon destin.

Il faut d'abord trouver Brahim. Ce fut vite fait. Je lui ai raconté ma mésaventure. Il a voulu alors se désister, mais j'ai prétendu que mon père sait qu'il était mêlé à la transaction et qu'il pourrait aller le raconter à son oncle. On imagine la suite ! Il n'en fallut pas plus pour faire de lui le meilleur des détectives.

Après avoir interrogé une dizaine d'enfants, nous avons pu localiser enfin la maison de l'enfant qui accompagnait l'adulte. Elle se trouve à l'extrême ouest du village. Nous y allons. L'enfant est devant,

À suivre: Page 3

Quand ma tribu fait de la politique !

Suite de la page 2

en train de jouer avec ses amis. Quand il nous vit il file se réfugier chez lui. Tant mieux ! Nous frappons à la bonne porte !

C'est une femme qui nous répond. Nous lui demandons d'appeler le Monsieur qui avait échangé avec nous l'avion contre un pistolet. Mais elle prétend qu'elle ne le connaît pas. Je me suis mis à la supplier et à lui raconter que mon père va me tuer si je ne ramène pas l'avion. Insensible, elle m'ordonne de déguerpir sinon son mari va arriver et va me donner une raclée.

Alors je me suis mis à hurler: «Rendez-moi mon avion! Rendez moi mon avion!». Et, il n'en fallait pas plus pour ameuter toute la marmaille du quartier qui commencent eux aussi à crier « Rendez-lui son avion » non pas par solidarité, mais sûrement par jalousie de voir leur voisin avoir un si beau jouet.

Il y avait aussi autre chose: Moi je criais en pleurant et les enfants criaient en riant de moi. Mais cela a servi à attirer l'attention de quelques adultes qui sont venus s'enquérir de ce qui se passe. Je ne demandais qu'à raconter ma mésaventure!

Cette fois-ci c'est une femme qui frappe à la porte et se met à parler doucement avec la propriétaire. Celle-ci a fini par avouer qu'elle connaît le Monsieur, mais qu'il n'était que de passage et qu'il habitait à la campagne. Je me mis alors à crier de plus belle disant que je vais maintenant chercher le chef du village puisque je ne peux retourner chez moi sans risquer d'être tué par mon père. La foule est devenue compacte et les adultes commentent vraiment à croire que j'étais roulé.

Mais voilà que l'homme sort de la maison ! Il a commencé à crier que j'ai vraiment besoin d'une correction car maintenant c'est son fils qui ne va pas s'arrêter de pleurer. Mais voilà qu'un des adultes le tire loin de la foule et commence à lui parler fermement.

L'homme revient à la maison, en sort avec l'avion, me le tend et me conseille de ne plus faire de marché que je ne peux respecter. Mais la foule semble en vouloir plus à lui qu'à moi. Toutes mes larmes se sont converties en grands éclats de rire et nous retournons, moi et Brahim, à la maison en courant.

Mon père se contente de me dire que l'avion était très beau et que j'étais vraiment un âne de l'avoir échangé contre un

vulgaire revolver. Quant à ma belle-mère, elle avait voulu tout savoir. Je me suis assis à côté d'elle et je me suis mis à lui raconter les détails de ma prouesse tout en tirant avec excitation sur sa robe. C'est à ce moment, je crois, que j'ai remarqué que son ventre est plus gonflé que d'ordinaire.

Quand, plus tard, il est revenu à la normale, un petit bébé mâle est venu renforcer le groupe des pleureuses que nous avions déjà à la maison. Lui, il criait quand il a faim ou quand il est sale, la poupée quand on la secoue et ma pauvre petite sœur à cause d'une infection toute récente dans la région lombaire qui lui a donné une bosse grossissant chaque semaine davantage ! Elle aurait sûrement fini en Quasimodo si ce n'est encore l'intervention de l'ami de prison de mon père. Il était venu apporter à mon père une carabine de chasse quand il s'est rendu compte de la maladie de ma sœur.

Il l'a prise avec mon père et l'a amené voir un docteur à Khouribga. Son état fut jugé très alarmant et on l'a retenue à l'hôpital. J'avais eu plusieurs occasions d'aller la visiter les week-ends, quand mon père ne pouvait le faire et qu'il profitait de son congé de fin de semaine pour aller à la campagne.

La pauvre a pris l'habitude de me garder des rations de ses repas que je n'avais jamais vu auparavant: Ni à la maison ni dans les boutiques du village. C'était des yaourts et du fromage.

Je me rappellerais toujours de sa joie quand elle me voit rentrer dans sa chambre d'hôpital. Tout son visage s'illumine comme une petite lune au dessus de cette montagne de plâtre qui la couvrait du cou jusqu'au bassin. Je n'oublierai pas non plus sa grande tristesse à la fin des visites: ses larmes silencieuses ont fini par avoir raison de la rivalité qui nous opposait et m'ont fait découvrir à tel point je tiens à elle et combien j'appréhendais son départ, comme son partis à jamais les autres membres de ma famille !

Elle est sortie de l'hôpital au printemps et sa bosse a pratiquement disparu. Mon père, pour fêter l'événement, nous a tous emmenés à la campagne, à Oulad M'bark. Et là, je compris pourquoi il s'absentait toutes les fins de semaines: Il était en train de nous construire une maison toute neuve! Et je compris du même coup pourquoi on mangeait si sobrement et on s'ha-

billait si misérablement : Pour avoir une vraie maison bien à nous !

Et elle était belle notre maison à Oulad Mbarek ! Le parterre dallé, le toit en ciment armé et les murs en pierre couvertes de mortier et badigeonnées à la chaux ! Elle paraît vraiment comme un château parmi toutes ces misérables chaumières qui l'entourent.

Plus tard, quand tous les travaux de construction furent terminés, nous sommes retournés à Oulad M'barek, un Vendredi soir, pour la fête de l'inauguration.

Je n'ai jamais vu autant de cousins et de cousines chez nous ni autant de nourriture, et ce, depuis la mort de ma mère ! Tout le monde mange, boit du thé à la menthe et rit aux éclats. Et, ce qui est une prouesse en soit, personne ne pleure !

Les larmes n'ont pas de place aujourd'hui, même pas pour exprimer de la joie !

Le lendemain, quoique le gros des visiteurs soit parti, on a encore égorgé deux moutons. Connaissant mon père, un tel geste de générosité vis-à-vis du peu de monde qui reste ne peut qu'augurer d'un début de folie. A moins qu'il n'attende une autre vague d'envahisseurs !

Et la vague des envahisseurs débarque vers le coucher du soleil dans trois voitures. Encore une première ! Jamais autant de voitures ne se sont garées près de chez nous, ni nulle part au douar; Ce qui me gonfle d'orgueil surtout en regardant la foule de badauds, bouche bée, qui s'approche timidement de chez nous pour admirer aussi bien les engins que les hommes qui en débarquent, habillés pour la plus part à l'européenne.

C'était des collègues de travail et des confrères du syndicat de mon père. Ils étaient aussi, pour la plus part membres du même parti : L'Istiqlal (Parti de l'indépendance). Ce qui explique les discussions très animées le soir. On parle fort, très fort!. Les discussions multilatérales vont bon train et dans tout ce brouhaha, les convives arrivent quand même à s'entendre !

Moi aussi, j'arrive à suivre la discussion, du moins en partie. C'est ainsi que j'ai enrichi mon vocabulaire de certains mots comme traître, opportuniste, démocratie,

À suivre: Page 4

Quand ma tribu fait de la politique !

Suite de la page 3

gouvernement, socialisme, communisme, etc. Mais faute de saisir exactement le sens de tous ces mots, je sais maintenant au moins que cela s'applique à tous ceux qui ne sont pas du parti de papa, c'est à dire aux méchants.

Pendant, au fur et à mesure que la discussion se prolonge, je me suis rendu compte que la plupart de ceux qui sont présents n'en savent pas plus que moi sur le sens de ces mots. Alors un Monsieur habillé d'un costume noir, d'une chemise qui a dû être blanche avant qu'il n'arrive au douar et qui porte, comble de l'élégance, une cravate froissée et des chaussettes trouées, se met en devoir d'expliquer ces mots magiques à l'auditoire.

D'après lui, tous ceux qui n'étaient pas membres de son parti, ou qui l'ont quitté sont des traîtres parce qu'ils ont trahi la volonté du Peuple ! Ils sont aussi des opportunistes car ils profitent de l'ignorance de ce même Peuple pour essayer de faire introduire au pays des valeurs occidentales, les valeurs de ceux même qui ont tué, emprisonné et appauvri les marocains avant l'indépendance.

«Les valeurs qu'ils veulent introduire sont celles découlant de la démocratie. Or la démocratie n'est qu'un prétexte pour instaurer le socialisme. De là, il n'y qu'un pas vers le communisme» s'écrie-t-il, rouge de colère comme une tomate !

Pour votre information, poursuit-il, sachez que le socialisme veut dire que ceux qui ont un salaire, un lopin de terre ou ne serait-ce qu'une brebis, eh bien, ils doivent partager ce qu'ils ont avec ceux qui ne travaillent pas !

Mais, rétorque quelqu'un, l'islam est donc socialiste puisque nous donnons la dîme aux pauvres... Donc il n'y a rien de dangereux dans ce qu'ils disent !

Au contraire, répondit l'homme tomate, l'islam n'a jamais dit qu'il faut donner la moitié...ou même plus!

Suit alors un brouhaha de consternation. «Moi je n'accepterai jamais ça... Moi je tuerai tout celui qui oserait toucher à ma vache... C'est pas sérieux!... C'est pire que le colonialisme! Mais c'est quoi le communisme ?...»

«Le communisme poursuivit, l'homme distingué, c'est le socialisme plus l'interdiction de pratiquer sa religion». Là, le brouhaha devient insupportable. Des voix

se lèvent pour appeler quasiment au djihad et déclarent qu'il devient légitime de tuer ces brigands, ces renégats! Et le plus vite sera le mieux!

L'homme distingué, et apparemment ravi, appelle tout le monde au calme et se met en devoir d'enfoncer définitivement le clou. «Il n'est point nécessaire de les éliminer physiquement, (du moins pas pour le moment, ajouta-t-il dans un murmure). Mais ce qu'il faut faire c'est de rester toujours vigilant et de demander à tous vos amis de l'être. Dites-leurs que lorsque ces gens là viendront leur parler de grève, leur but ce n'est pas de défendre vos intérêts, mais d'utiliser vos dos comme tremplin vers le pouvoir !

Dites leur que lorsque ces gens viendront leur parler de démocratie comme mode de vie, c'est votre mort qu'ils veulent! Dites leurs de fuir ces mécréants comme la peste! Dites leurs aussi que démocratie (dimoukratia en langage locale) a sa racine dans le mot «karta» (qui veut dire guillotine). Dites-leur que ces gens aspirent à la démocratie pour guillotiner tous ceux qui se dresseront entre eux et le communisme !

«Mais nous devons faire quelque chose contre ces mécréants» s'écria quelqu'un. «Ce que nous devons faire, c'est de briser toute grève qu'ils pourraient déclencher dans la mine. Ainsi, si la grève échoue, elle entraînera fatalement dans sa chute ces renégats... Nous devons également couper tout lien avec eux». Un silence suivit cette déclaration. Les présents jetèrent des coups d'œil furtifs à mon père qui paraît de plus en plus gêné.

«Eh bien quoi! dit mon père, le chef magasinier, c'est un gars que j'ai connu en prison. C'est un homme très courageux qui avait payé de sa liberté en luttant contre l'occupant français. En plus il a sauvé ma fille d'une mort certaine...»

«Ta fille c'est Dieu qui l'a sauvé ! En plus bon nombre parmi nous étaient également en prison... Ce n'est pas une raison vois-tu, ces gens sont devenus dangereux pour la patrie...». Mon père visiblement contrarié n'a pas voulu quand même manquer à son devoir d'hôte. Aussi, il fait de vagues promesses et s'éclipse sous prétexte d'aller voir si le dîner est prêt.

Sitôt que j'ai compris qu'il s'agit de l'homme qui m'a fait entrer à l'école, l'homme distingué s'est dévalorisé à mes

yeux. Il n'est plus pour moi qu'un sale ignorant, prétentieux et mal élevé. Sa chemise me paraît plus crasseuse que jamais et son costume paraît sortir de chez mon propre tailleur : Le fripier du souk hebdomadaire !

De retour à Boujniba, et après quelques jours, les réunions commencent à se multiplier dans la place du village. Certaines pour appeler à la grève et d'autres pour appeler au boycott de celle-ci.

Et c'est ainsi que le village se divise en deux camps, plutôt en deux clans car le support pour l'un ou l'autre adversaire relève beaucoup plus d'une certaine solidarité à caractère tribale que d'une conscience politique profonde.

Bien entendu mon père est dans le camp du boycott. Tandis que son ami, le chef magasinier, il est dans celui de la grève. Mais si mon père accepte que son ami se range dans l'autre camp, il ne peut supporter que son beau-fils, le mari de ma sœur, soit dans le camp de son ami : «Mon ami au moins il est instruit et il se bat pour des idées qu'il a comprises. Tandis que cet imbécile de gendre, il n'embarque dans l'autre camp que pour me contredire !»

Mon beau-frère est un homme illettré, bagarreur et avec une grande gueule. Tout ce qu'il faut pour faire un bon délégué syndical auprès d'ouvriers de même niveau intellectuel et hésitants à se ranger dans l'un ou l'autre camp.

Comme ses adversaires ne peuvent rien contre ses premières «qualités», ils se sont résignés à s'attaquer à sa grande gueule : Quelqu'un s'est mis en devoir de lui balancer une bouteille de limonade grand format sur la mâchoire.

Ni la bouteille, ni la mâchoire n'ont pu résister au choc. Résultat : après un long séjour à l'hôpital, il fut guéri aussi bien de sa blessure que du vis d'aller jouer aux cartes aux cafés populaires. Quant à sa ferveur syndicale, elle a plus que doublé.

Comme quoi, la violence ne donne pas toujours les résultats escomptés !

L'ami de mon père a failli lui aussi se faire tabasser à Boujniba quand il est venu avec une délégation pour encourager les gens à faire la grève. Après la réunion, il a rencontré mon père et, en bons vieux

À suivre: Page 5

Quand ma tribu fait de la politique !

Suite de la page 4

Série Épisode 8

amis, ils se sont mis à sillonner les rues du village tout en discutant et en nourrissant, chacun de son côté, l'espoir de convaincre l'autre par les vertus de la parole.

Mais voilà que des partisans de mon père arrivent pour convaincre le traître avec un autre argument: le bâton. Mon père, qui n'est pas d'accord, sort, du dessous de sa djellaba, un bon poignard et se met entre ses amis syndiqués et son ami de la prison tout en déclarant quelque chose comme: «Il faut d'abord passer sur mon corps pour le toucher».

Mon père n'avait jamais fait mention de cet incident devant moi. Il a fallu environ quinze ans pour que je l'apprenne de la bouche de son ami. «Tu sais, une fois à Boujniba, m'avait-il dit, tout en éclatant de rire, *un tel* avec les amis de ton père ont voulu me casser la gueule. Alors ton père avait sorti un canif rouillé et mal aiguisé tout en leur disant...»

Le «un tel» je le connaissais très bien : Lorsque la grève a été finalement déclenchée, c'était lui qui, de bonheur, faisait le tour pour réveiller les briseurs de grève (dont faisait parti mon père). Un matin en sortant de chez lui, il se trouva nez à nez avec un cadavre de chien suspendu devant sa porte ; histoire de lui signifier qu'il ne vaut pas mieux que le *défunt*.

Le cadavre de la pauvre bête était resté dans la rue toute la matinée, le temps que tout le village soit mis au courant de l'incident. Après quoi, les nettoyeurs l'ont amené ailleurs. Mais dans l'après-midi, voilà Monsieur «un tel» qui revient de la mine, prend une hache et se dirige vers la décharge publique pour... tuer un chien et aller le suspendre devant la porte du chef local du syndicat adverse.

Nous étions une nuée de gamins à le poursuivre et à crier pour avertir les chiens du danger imminent. Monsieur «un tel» n'était pas très content que nous nous rangions du côté des chiens. Il s'est mis alors à nous poursuivre. Mais pas plus qu'il n'a eu de chance avec les chiens, il n'a réussi à attraper aucun parmi nous.

Il y a de ces décisions chez les adultes que jamais un gamin n'arrivera à appréhender avec sa logique. En effet, puisque Monsieur «un tel» veut tellement rendre la pareille à ses ennemis, pourquoi ne pas utiliser le chien tranquillement mort, et ayant longtemps séjourné devant sa maison, au lieu d'aller pourchasser un chien

méchamment vivant ?

La grève s'était finalement terminée. Monsieur «un tel» est devenu petit à petit Monsieur tout le monde, l'incident du chien fut oublié, L'ami de mon père fut détaché au siège de son syndicat à Casa-blanca et mon père m'avait enfin permis d'aller visiter ma sœur et son «traître» de mari.

Une fois chez eux, une photo attira mon attention: C'était celle du Monsieur distingué qui demandait à mon père de se séparer de son ami, lors de la fête d'inauguration de notre maison de Oulad M'barek. Il était plié en deux dans la photo pour saluer respectueusement une personnalité étrangère.

Voyant, mes yeux qui voulaient sortir de mes orbites, mon beau-frère, m'expliqua que la photo était prise au temps du protectorat français, que la personnalité étrangère était le contrôleur civil français et que le traître plié en deux se fait passer maintenant pour un grand nationaliste et qu'il prétendait qu'il ne s'était rapproché des français que pour mieux tromper leur vigilance en vue d'aider la résistance !

Difficile à mon âge de comprendre toute cette hypocrisie des adultes.

Difficile aussi de comprendre les raisons qui ont poussé mon père, en ces temps, à décider d'élargir la famille ! Car depuis que j'ai ouvert les yeux, mon monde à moi m'a bien été défini par mon entourage : Il y a ceux et celles qui m'entourent et il y a les autres : D'abord le clan, puis le douar puis le reste. On peut chercher des amis parmi les autres mais pas un membre de la famille, surtout pas une autre mère ! Or voilà que mon père déroge à cette règle et opère une greffe contre nature au corps familial !

Autrement dit, s'il était pour moi tout à fait normal, et moral, d'avoir une belle-mère ; puisque j'ai ouvert les yeux sur celle-ci, il m'était difficile de considérer la seconde autrement qu'une intruse ! Or mon père prétend qu'une belle-mère était nécessaire car nous ne sommes pas assez nombreux pour faire face à nos cousins, si une bagarre éclate quand nous retournerons définitivement à Oulad M'barek !

Et mon père d'ajouter :«L'OCP vient de m'affecter une nouvelle maison avec deux chambres à coucher : Il faut bien une autre femme pour occuper la seconde chambre !».

Il plaisantait certainement ! Mais à mon âge, je ne pouvais concevoir qu'il plaisante ; lui qui ne cessait de répéter de ne faire que des bonnes actions, lui qui savait déjà que je ne serais qu'un bon à rien, lui qui ne cessait de répéter que le mensonge mène directement en enfer !

Mais voilà qu'une image me traverse l'esprit : Celle du petit troupeau de brebis, avec un seul mouton, que je gardais après la mort de ma mère ! Je connaissais bien le rôle du mouton dans le troupeau. N'y a-t-il donc pas de différence entre les animaux et les êtres humains ?

En ce qui me concerne, je crois que si, car de toutes les filles du village, il n'y avait qu'une seule qui m'inspirait un sentiment étrange ! Et du coup je perdis confiance dans le discernement de mon père d'autant plus qu'il prétendait que nous ne nous sommes pas nombreux ! Or nous sommes déjà cinq : deux garçons et trois filles ! Et rien ne laisse prévoir une accalmie !

Pour mon père, chaque être humain qui naît a sa pitance garantie par le Ciel. Il a répété ça une fois devant son ami qui m'a fait entrer à l'école, fervent défenseur de la planification familiale, qui rétorqua du tac au tac : «D'accord ! Il va manger sa part tant qu'il est petit. Mais quand il sera grand rien ne nous garantit qu'il ne va pas sauter sur la part de son prochain !»

A. El Fouladi

NOTE:

Pour lire les 7 premiers épisodes, visiter notre site WEB: www.maghreb-canada.ca

Ou envoyez-nous un courriel à:

elfouladi@videotron.ca